

Les Chandeleur n'ont pas, dans leurs deux pièces, ce qu'il est convenu d'appeler les commodités. Mais il y a un robinet d'eau courante dans la cour, et les cabinets d'aisances sont situés tout près de là, juste en face de la fenêtre de cuisine, ce qui est assez pratique; encore que cette proximité offre quelques inconvénients à la saison chaude. Tel qu'il est, cependant, et si modeste que soit sa distribution, le logement des Chandeleur fait envie aux autres locataires. On les soupçonne d'avoir intrigué pour l'obtenir.

François Chandeleur a trouvé, effectivement, une place de typographe dès son arrivée à Troyes. Mais il n'y est resté qu'une vingtaine de jours. La tête du prote ne lui convenait pas. Passé une courte période d'adaptation à la ville et à ses nouvelles connaissances, il a donc pris son compte. À la suite de cette première expérience, un ami de rencontre lui a fait avoir une place d'employé aux écritures, dans une bonneterie des bords de l'eau. François n'a pu supporter le commerce des contremaîtres et les conditions de travail qu'on imposait aux ouvriers dont il traversait les ateliers quatre fois par jour, pour aller à son bureau et en revenir. Actuellement, il exerce enfin une profession libérale, ce pour quoi il a toujours été fait. Il

place des agrandissements photographiques, dans la ville et dans la banlieue, pour le compte d'un studio d'art de la porte Saint-Denis.

Louise travaille chez un relieur. Fanfan fréquente l'école communale du boulevard Jules-Ferry. Le maître est autoritaire et brutal, les bâtiments de construction récente, Fanfan ne s'y plaît pas. Dans les premières semaines de son séjour, alors qu'il combattait désespérément ses souvenirs du jardin Falentine, afin de s'adapter, sans trop souffrir, à la rue Cocarde, à l'occasion d'une leçon d'histoire, son instituteur lui a fait toucher du doigt la cruelle bêtise des adultes.

Fanfan suivait le cours d'assez loin, dans un brouillard hanté d'allées touffues et de groseilliers mystiques. Il était question de l'ancienne grandeur de la ville, de la cour des comtes de Champagne, et des innombrables bienfaits, financiers et artistiques, dont ils avaient comblé leur capitale. Emporté par l'abondance et la richesse de son sujet, l'instituteur se laissa finalement aller à envier ceux des enfants de la classe qui habitaient les vieux quartiers, si riches en histoire. Fanfan en était presque à plaindre le malheureux orateur qui n'avait pu trouver à loger dans la rue Cocarde et devait se contenter des bâtiments neufs du

boulevard Jules-Ferry, lorsque celui-ci s'aperçut de sa distraction et pointa un doigt vers lui.

– Chandeleur!

– M'sieur?

– Qu'est-ce que j'ai dit?

Fanfan chercha vainement une réponse satisfaisante. Ses impressions étaient trop confuses. Il sentait vaguement que son opinion sur les vieux quartiers n'épousait pas exactement celle de l'instituteur et qu'il eût été dangereux, étant donné l'exaltation de celui-ci, d'exprimer un point de vue différent. Aussi garda-t-il le silence.

– Vous êtes un âne, Chandeleur! Un âne bête! Je viens de parler de votre quartier, de votre rue. Ça ne vous intéresse sans doute pas?

– Si, M'sieur!

– Eh bien! je disais précisément pourquoi elle est intéressante et quelle chance vous aviez, avec deux ou trois de vos camarades – qui m'ont écouté, eux! – quelle chance vous aviez, vous, Chandeleur, d'habiter une rue si riche en souvenirs historiques que tout le monde nous l'envie.

– Oui, M'sieur.

– Je ne vous demande pas votre approbation. Je vous demande simplement d'écouter ce que je dis.

– Oui, M’sieur.

– Vous me copierez cent fois, pour demain matin : *Je suis heureux d’habiter une rue historique.*

– Oui, M’sieur.

Fut-ce le murmure goguenard et les rires étouffés qui saluèrent sa punition, ou ce visage de la bêtise satisfaite et diplômée penché vers lui? L’enfant chercha quelque chose : un mot, un geste, une nuance qui précisât sa pensée et retirât toute équivoque à sa soumission.

– Drôlement historique...

L’instituteur flaira sans doute un parfum d’anarchie dans cette réponse. Il se fit menaçant.

– Comment dites-vous? Je n’ai pas bien compris.

Fanfan fixa résolument dans les yeux cet homme qui comprenait si mal, rassembla son courage et précisa.

– Je dis : drôlement historique! M’sieur. Surtout les soirs de paye.

Pendant tout le temps qu’il vécut à Troyes, Fanfan devait payer les conséquences de cette minute de révolte. Il n’y eut plus de chahut dont il ne fût déclaré responsable, de farces commises dont on ne l’accusât. Chaque inspection de cahiers lui valut cent lignes, ces lignes, déclarées mal écrites, lui en valurent cent autres. L’accumulation de ces brimades,

leur répétition quotidienne finirent par le décourager ; aussi cessa-t-il assez tôt de fréquenter l'école.

Actuellement, il n'y va plus guère qu'un jour sur deux et préfère s'aller promener vers les faubourgs : Sainte-Savine, Pont-Hubert, ou bien encore dans les sentiers de la Bâtarde : une petite rivière de banlieue, sans spécialité, qui retient encore, par leurs reflets, quelques arbres en liberté sur ses rives.

Le directeur de l'école Jules-Ferry s'inquiète de ces absences répétées. Il écrit régulièrement aux parents de Fanfan pour leur en faire part. François Chandeleur ne répond jamais. Il ne voit, pour sa part, aucune objection à ce que son fils fasse l'école buissonnière et se sentirait plutôt disposé à le pousser plus avant dans les voies de la désobéissance, si toutefois il avait le temps de s'occuper de lui. Malheureusement, sa vie sentimentale devient, chaque jour, plus orageuse. Le ménage va très mal, et les Chandeleur ne se rencontrent plus guère que pour se reprocher mutuellement, avec beaucoup de mauvaise foi, leur faillite commune.

Il y a parfois des réconciliations, mais elles durent peu. Dans ces occasions, les Chandeleur se rappellent qu'ils sont encore jeunes et caressent de nouveaux projets d'évasion, bien

qu'ils n'y croient plus tellement. Ils vont alors passer la soirée au cinéma ou bien, fuyant la rue Cocarde, décident d'aller prendre l'apéritif dans un luxueux café du boulevard. Louise boit un madère, Fanfan une grenadine. Si M. Charlot est chez lui, ils l'invitent à partager leur joie. L'ébéniste se montre toujours sensible à ces manifestations d'amitié qui viennent le distraire un peu de sa solitude d'homme malheureux. Par reconnaissance, il devient bavard, parle des difficultés et des agréments de son métier, et de cet enfant, qu'il a laissé au faubourg Saint-Antoine, et dont il ne saura jamais s'il est vraiment son fils. François l'écoute distraitement en caressant la main de sa femme, sous la table, et fredonne, pour eux seuls, *Le Temps des cerises*. Louise, émue, sourit doucement à des souvenirs retrouvés.

Un de ces soirs d'euphories où les Chandelour s'efforçaient de croire encore à leur bonheur, Charlot, gêné de son rôle de témoin et se sentant indiscret, devant ce ménage d'amoureux, frotta gentiment les cheveux de Fanfan, assis à côté de lui, et lui demanda quel âge il avait.

– J'ai neuf ans, dit Fanfan.

– Neuf ans, c'est le bel âge!... répondit gravement M. Charlot.

Peut-être avait-il raison.



Fanfan n'en est pas sûr. Pourquoi a-t-il fallu qu'il sorte si tôt du jardin enchanté de son enfance? Le retrouvera-t-il un jour? Les allées, les eaux, les ombres et les arbres seront-ils les mêmes? Offriront-ils encore autant de charmes, autant de sortilèges à son cœur épris d'impossibles douceurs? Fanfan veut y croire et l'espère obscurément. Mais, désormais, il n'est plus temps, pour lui, de rêver. Il lui faut apprendre à vivre, à contrecœur, à contre-chance et, surtout : apprendre que vivre n'est facile que pour de rares élus. La rue Cocarde se chargera d'effacer bientôt de ses yeux tous les ors et les arabesques fragiles de son jeune âge. Il saura très vite, trop vite, que l'amour n'est pas toujours l'aimable, du roi et de la bergère, et se pratique, bien souvent, dans la pénombre favorable des ruelles, appuyé contre un mur suintant, taché de pissats d'ivrognes! Que la fatigue et la peine des pauvres n'ont jamais pour vraie récompense que le vin lourd des samedis soirs! Qu'il leur faut beaucoup de courage et peu d'imagination, à ces pauvres, pour recommencer à pointer – chaque lundi matin que fait le dieu des banquiers et des

industriels – à la moucharde, accrochée sous la voûte des portails d’usines ! Il saura, dès sa plus tendre enfance, quelques laides réalités qu’ignorent bien des adultes. Il apprendra, au catéchisme de Saint-Pantaléon, la vieille église, et à celui de la cour Doué – plaie suintante au ventre de la vieille ville, bordel ouvert aux courants d’air d’une nuit sans joie, sans aube et sans issue – qu’une sacrée fatalité a décrété, une fois pour toutes, pour des millions et des millions d’êtres de l’espèce :

Tu enfanteras dans la douleur pour le
[dieu des armées !
Tu gagneras le pain de tes maîtres à la
[sueur de ton front !
Tu n’auras jamais de compte en banque !

Il lui faudra, plus tard, beaucoup d’amour pour oublier cette haine patiemment apprise, jour après jour, cette haine instinctive de petite bête, malheureuse dans l’ombre, pour tout ce qui vit au soleil, tout ce qui possède, par grâce de naissance : le pain, l’argent, les arbres et la lumière, tout ce qui n’a pas vécu dans la rue Cocarde et n’a donc jamais pu, et ne pourra jamais l’imaginer !

Mais, comme il n'est pas d'expérience qui ne porte en soi son fruit, il saura désormais qu'il faut respecter l'amour des putains, la crasse des clochards et le vin des ivrognes, et que le premier devoir, et que la seule défense de l'homme, menacé dans son essence même par des juges sans moralité, des prêtres sans foi et sans amour, et des soldats mercenaires, responsables de toutes les guerres sacrées, de toutes les paix faméliques, et disponibles pour toutes les tyrannies, c'est l'école buissonnière : devant l'église, devant l'usine et devant la caserne ! L'école buissonnière, le seul moyen qui accorde à l'homme le loisir d'inventer l'amour dans un monde possible, sans prisons, sans armées, sans frontières !